

L'Enfant et le fromage

Nicole Belmont

Citer ce document / Cite this document :

Belmont Nicole. L'Enfant et le fromage. In: L'Homme, 1988, tome 28 n°105. La fabrication mythique des enfants. pp. 13-28;

doi : 10.3406/hom.1988.368931

http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1988_num_28_105_368931

Document généré le 29/03/2016

NICOLE BELMONT

L'Enfant et le fromage

Nicole BELMONT, *L'Enfant et le fromage*. — L'image du lait caillé par la présure a été utilisée depuis l'Antiquité pour expliquer, ou peut-être d'abord pour « dire » sur le mode mythique, le processus de la conception. Dans les sociétés européennes, elle a traversé les siècles en suivant deux voies parallèles, mais parfois convergentes, l'une savante, l'autre populaire. Sa fonction était de représenter le passage de l'état liquide des semences et du sang à l'état solide du corps de l'enfant. Elle procède donc d'une logique du sensible, d'une science du concret. Elle est aussi une transition possible entre le phantasme et le mythe.

Contrairement à presque tous les groupes humains non occidentaux, les sociétés traditionnelles européennes n'ont pas élaboré de théorie populaire de la procréation : celle-ci y constitue une sorte de point aveugle, autour duquel on trouve un grand nombre de croyances, de pratiques et de rituels, périphériques en quelque sorte, en particulier pour favoriser la conception, la grossesse, l'accouchement¹. En revanche les philosophes, savants et médecins occidentaux ont proposé depuis l'Antiquité des théories de la procréation où l'observation empirique et quelques expériences se mêlent à la spéculation et au mythe. C'est là qu'il faut aller chercher la mythologie de la procréation, presque jusqu'à la fin du XIX^e siècle, au moment, étonnamment tardif, où une description scientifiquement exacte est proposée par Van Beneden qui découvre la réduction chromatique en 1875. L'ignorance du mécanisme de la procréation est alors projetée sur les peuples « primitifs » que les ethnologues commencent à étudier systématiquement, et sur les enfants auxquels on propose des « théories » fantaisistes de l'origine des bébés (le chou, la rose, le puits, la source, le rocher, la cigogne, ou encore le « grand magasin »).

Si l'on veut donc analyser les théories « populaires » européennes de la procréation, il faut commencer par les chercher dans des œuvres qui se voulaient scientifiques et rationnelles. Non que la pensée populaire ait puisé son inspiration dans la pensée, sinon savante, du moins philosophique ; ces deux types de pensée sont également parcourus par le mythe : l'une et l'autre relèvent en

l'occurrence de la pensée sauvage. En étudiant le destin d'une métaphore occidentale destinée à penser et à dire la conception, on s'apercevra que les œuvres savantes l'énoncent directement alors que les représentations populaires l'utilisent de façon implicite, dans des croyances, des rituels ou des récits dont elle constitue alors la clé secrète. Cette métaphore, image ou analogie, compare l'action de la semence masculine sur le sang de la femme (ou sa semence, si on lui en accorde) à celle de la présure sur le lait, qui le caille, le coagule et permet de le transformer en fromage².

Bien que cette métaphore ait probablement été utilisée avant lui, Aristote lui confère son autorité et celle qui émane du glissement insensible de la comparaison à la démonstration et à la théorie. Dans son traité *De la Génération des animaux*, Aristote distingue les êtres où existent un mâle et une femelle et ceux où cette distinction n'existe pas³. Chez les premiers, le mâle possède le principe moteur et générateur, la femelle le principe matériel. Par mâle, il faut donc entendre « l'être qui engendre dans un autre » et par femelle « l'être qui engendre en soi et de qui naît l'être engendré qui existait dans le générateur ». Aristote refuse la théorie d'Hippocrate qui donne une part égale à l'homme et à la femme en attribuant une semence à chacun⁴. Il n'accorde de liquide séminal qu'au mâle, seul capable d'élaborer suffisamment la nourriture déjà transformée en sang. Les femelles élaborent également la nourriture en sang : c'est pourquoi il y a analogie entre la liqueur séminale des mâles et les menstrues. Mais la femelle est impuissante à opérer la coction du sperme à partir de la nourriture élaborée, c'est-à-dire du sang, en raison de la froideur de sa nature. Pour former un embryon, la femelle fournit les menstrues en tant que matière et le mâle fournit le sperme comme force et principe actif. « Le mâle fournit la forme et le principe du mouvement, la femelle le corps et la matière. C'est comme dans la coagulation du lait : le lait est le corps, et le suc du figuier ou la présure fournit le principe coagulant ; ce qui vient du mâle produit la même action, en se morcelant dans la femelle » (*Géner. des animaux*, 729a).

Dans la génération, le mâle a un rôle actif et dynamique — il fournit la forme et l'idée —, alors que la femelle n'apporte que la matière de l'embryon, le lieu où il est abrité durant la gestation (l'utérus) et la nourriture nécessaire à sa croissance (le sang des menstrues qui ne s'écoulent plus). Désireux de bien faire comprendre ces rôles respectifs, Aristote utilise une autre comparaison : « Le charpentier est en contact avec le bois, le potier avec la glaise et, d'une façon générale, toute fabrication et tout mouvement dernier est en contact avec la matière, par exemple la construction s'exerce sur les édifices qu'on bâtit. On pourrait juger par là également du rôle que joue le mâle dans la génération : car les mâles n'émettent pas tous du sperme et, lorsqu'ils en émettent, ce sperme n'est pas une partie du fœtus en formation, de même que du charpentier rien ne vient non plus s'ajouter à la matière des bois travaillés, et qu'aucune parcelle (matérielle) de son art ne se trouve dans l'objet qui s'élabore. Ce qui vient de l'ouvrier par l'intermédiaire du mouvement qui agit sur la matière, c'est la figure, l'idée ; et l'âme où est l'idée, ainsi que la science

qu'elle a, impriment aux mains ou à une partie tel ou tel mouvement, différent pour produire un résultat différent, identique pour produire un résultat identique : les mains font mouvoir les outils et les outils modifient la matière » (*ibid.*, 730b).

La métaphore du lait caillé par la présure permet essentiellement à Aristote de répartir les rôles respectifs du mâle et de la femelle dans la génération. On verra qu'elle est cependant utilisée par des auteurs qui n'attribuent pas le seul rôle actif aux mâles. C'est donc que la métaphore, si elle sert à étayer cette dénégation, possède d'autres significations, d'autres usages. On le voit déjà lorsqu'Aristote reprend un peu plus loin la comparaison : « Lorsque la sécrétion de la femelle, contenue dans l'utérus, se coagule sous l'influence de la semence du mâle, l'action de cette dernière est voisine de celle qu'exerce la présure sur le lait. En effet la présure est du lait qui possède une certaine chaleur vitale et qui réunit les parties identiques et les coagule : la semence est dans le même cas par rapport à la substance des règles. Car la nature du lait est la même que celle des règles » (*ibid.*, 739b).

La présure, ou la semence, n'a pas pour seul effet de faire passer le lait, ou le sang des règles, de l'état liquide à un état déjà solide. La coagulation qu'elle produit détermine un début de différenciation des parties. On observe d'autre part l'établissement d'équivalences entre les liquides corporels. Que le lait soit de même nature que le sang des règles et qu'ils soient tous deux aptes à coaguler, renvoie non seulement à l'expérience quotidienne, à la pratique, aux techniques, ainsi qu'aux théories qui tentaient de rendre compte de ces phénomènes, mais aussi aux phantasmes. Mélanie Klein affirme que « l'inconscient ne fait aucune distinction entre les substances du corps »⁵. Le passage est symboliquement toujours possible entre urine, sperme, sang, lait, qui dans les phantasmes peuvent se substituer l'un à l'autre.

Paul Demont, dans une étude sur le terme *trephe*, cite des textes anciens où est utilisée cette métaphore, devenue lieu commun après Aristote⁶ : « ... le sang [des règles] forme la matière de l'être qui doit naître : la semence du mâle, telle une présure, le coagule en une masse qui avec le temps prend vie et corps » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 7, 66) ; « ... l'embryon au début [...] ressemble à du lait qui commence tout juste à prendre ; et aucun fromager n'entreprend de modeler un tel lait avant qu'il se soit modérément coagulé : de la même façon, la création ne le fait pas non plus pour l'être vivant » (Galien, *Sur la semence*, IV, 632) ; « La puissance qui est dans le sperme, en coagulant la nature du sang, comme la présure fait prendre le lait, élabore la substance de l'objet formé » (Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, I, VI, 48). L'image survit à l'Antiquité classique. On la trouve à Byzance, en particulier dans un texte qui connut plusieurs versions entre le VI^e et le XII^e siècle. Ce texte fonde la nécessité de la triple commémoration des morts aux 3^e, 9^e et 40^e jours sur le processus physiologique de la formation de l'embryon⁷.

On trouve également cette métaphore dans la Bible : « Souviens-toi, je t'en conjure, que tu m'as façonné comme de l'argile ; voudrais-tu me faire

retourner en poussière ? Ne m'as-tu pas versé comme du lait et fait cailler comme du fromage ? Tu m'as revêtu de chair et de peau, et tu m'as lié avec des os et des tendons » (Livre de Job, X, 10).

D'après J. Needham, les textes talmudiques disent que le père « sème le blanc », c'est-à-dire les os, les tendons, les ongles, la moelle de la tête et le blanc des yeux, tandis que la mère « sème le rouge », la peau, la chair, le sang, la partie sombre des yeux⁸. Dieu, pour sa part, donne la vie, l'âme, l'expression du visage et les fonctions des différentes parties. Dans l'Occident chrétien du XII^e siècle, Hildegarde de Bingen propose de la métaphore du lait caillé une version singulière, inscrite dans une de ses visions⁹. On la trouve dans le premier recueil des Visions, intitulé *Scivias*, c'est-à-dire « Connais les voies » [du Seigneur]. Il s'agit d'un exposé sur l'entrée de l'âme dans le fœtus : « J'ai vu sur la terre des hommes portant du lait dans des vaisseaux de terre et en fabriquant des fromages. Certains étaient de type épais, dont on fait le fromage solide, certains étaient de type plus délié, dont on fait le fromage plus poreux et certains, mélangés de matière corrompue, étaient du type dont on fait le fromage amer¹⁰. »

Elle décrit ensuite une femme portant en son sein un embryon (« une forme humaine complète »). Une sphère ardente pénètre dans la tête de l'enfant ; elle est animée de tourbillons qui la font descendre vers la terre et remonter. Il s'agit de l'âme qui gémit du sort difficile à elle réservée. Hildegarde continue. « En ce qui concerne les porteurs de lait dans les récipients de terre, ils sont de ce monde, hommes et femmes aussi bien, possédant dans leurs corps la semence de l'humanité d'où sont procréés les types divers d'êtres humains. Une partie est épaisse parce que la semence dans sa force est une bonne et franche coction, et elle produit des hommes pleins de force, bien doués spirituellement et physiquement [...] Quelques-uns ont des fromages moins fermement caillés, car dans leur faiblesse ils ont une semence imparfaitement tempérée et ils mettent au monde une progéniture plus stupide, faible et inutile [...] Quelques-uns ont de la corruption en eux [...], car la semence dans ce brassage ne peut être correctement menée à bien, elle est infirme et produit des hommes contrefaits, qui sont amèrement affligés et opprimés de cœur, si bien qu'ils n'élèvent pas leur souffle vers les choses les plus hautes [...] Et souvent par oubli de Dieu et à cause du démon narquois, un mélange de l'homme et de la femme se fait, et ce qui en naît est contrefait, car les parents qui ont péché contre moi reviennent vers moi crucifiés dans leurs enfants¹¹. »

De l'avis de Needham, la métaphore du fromage est parvenue à Hildegarde par un ouvrage de Constantin l'Africain, intitulé *Liber de humana natura* (entre 1070 et 1085). Mais celui-ci ne faisait que traduire, en se l'attribuant, un traité en arabe où un Perse, connu en Occident sous le nom de Haly-Abbas, transmettait la tradition aristotélicienne. Cette étonnante vision, dont il existe une illustration, utilise l'image du lait caillé de la manière la plus directe. Les hommes et les femmes sont porteurs, au sens concret du terme, de vases de terre où est contenu le fromage plus ou moins bien caillé, qui représente en



L'âme descend du ciel pour pénétrer dans l'embryon qu'on voit dans le sein de la femme. Derrière elle se trouvent deux groupes de cinq personnes, chacune portant un récipient rempli de lait plus ou moins épaissi par la semence : un démon verse une substance nocive dans l'un d'eux.

Codex de Wiesbaden du *Liber Scivias*, 1150 env. (in J. Needham, *A History of Embryology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2^e éd., 1959, pl. IV).

quelque sorte leur bagage génétique. le fromage bien pris donnera des êtres physiquement et moralement solides ; le fromage plus liquide donnera des êtres plus faibles ; le fromage corrompu par l'action du démon produira des êtres contrefaits de corps et d'âme. Ces enfants constituent les témoignages vivants des péchés de leurs parents.

Albert Le Grand (1206-1280) se montre un disciple d'Aristote dans ses travaux de biologie. Cependant, en ce qui concerne la procréation, il accorde à la femme la possession d'une semence qui toutefois n'a pas de vertu active. Cette semence est coagulée comme le fromage par la semence masculine ; à ces deux humidités s'en ajoute une troisième, celle du sang menstruel. « Quand ces trois humidités se sont mises en place, tous les membres semblables, sauf le sang et la graisse, se forment à partir des deux humidités dont l'une engendre activement, mais l'autre passivement¹². »

Quant à l'image du lait caillé, Albert Le Grand joue un rôle charnière dans la mesure où il transmet la doctrine d'Aristote, en la couvrant de sa propre autorité, aux philosophes et aux savants des siècles suivants, autorité qui couvrira également une publication dont le contenu a peu à voir avec ses travaux : il s'agit du *Grand Albert*, qui appartient à la littérature de colportage.

De ces érudits, on ne citera encore que Barthélemy de Glanville, dit parfois Barthélemy l'Anglais, qui compose au xiv^e siècle un vaste traité, *De proprietatibus rerum*, dans lequel il utilise largement le *Traité des animaux* d'Albert le Grand et où il embrasse l'histoire du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils contiennent. Son ouvrage eut un énorme succès si l'on en juge au nombre des manuscrits conservés et au fait qu'il fut traduit en français au siècle suivant par Jean Corbichon. L'image du lait caillé est présente de façon diffuse dans le chapitre qui traite de la création de l'enfant. « La matière de l'enfant, c'est l'humeur de la semence mise hors de toutes les parties du père et de la mère par le fait de génération¹³. » Le père et la mère fournissent chacun une semence ; la mixtion se fait dans les « chambrettes de l'amarris » grâce à la chaleur. L'enfant passe par quatre degrés de formation. « Le premier est tout comme il est au corps près du lait. Le second est quand le lait ou la semence est meslée avec l'enfant. » A cette étape le cœur, le foie et le cerveau sont, non pas parfaitement formés, mais comme une masse de sang. Au troisième degré les membres sont formés, mais non distincts les uns des autres. Au dernier degré, ils sont séparés et l'enfant est apte à recevoir âme et vie : il remue. « L'enfant demeure au degré du lait par sept jours, et au degré du sang par neuf jours, et au degré de cette motte de sang par douze jours, et au quart degré avant qu'il soit parfaitement formé il demeure dix-huit jours. Il y a donc quarante-six jours de la conception de l'enfant jusques à tant qu'il ait vie et qu'il soit parfaitement formé quant au fait de génération de nature. »

Barthélemy de Glanville trouve la justification de ce chiffre chez saint Augustin, qui affirme que le corps humain est formé en quarante-six jours comme le temple de Jérusalem fut édifié en quarante-six ans. Seul le corps de

Jésus-Christ, fait par l'œuvre du Saint-Esprit, fut formé parfaitement dès sa conception. Cependant le nombre « fut autrement accompli en Jésus-Christ, car il fut au ventre de sa glorieuse mère par l'espace de deux cent soixante et six jours, lequel nombre contient quarante-six fois le nombre six ». Les spéculations arithmétiques confortent l'édifice théorique.

D'autres passages indiquent que l'image du lait caillé est bien présente chez Barthélemy de Glanville. Décrivant la mixtion des deux semences qui sont « cuites par la force de la chaleur naturelle », il ajoute que la matière ainsi produite est « vêtue et environnée de deux très déliées petites peaux, dedans laquelle se prend ensemble comme du lait ». L'image familière du lait cuit qui se couvre d'une « peau » surgit dans la description qui se veut savante. Un peu plus loin, parlant des soins à donner au nouveau-né, il décrit sa chair comme « moult tendre et moult coulant ». L'idée est très commune : elle justifie par exemple que les nouveau-nés soient enserrés dans les langes, de façon que leur chair encore molle acquière la solidité dans une position droite, selon l'orthostatisme qui est le propre de l'humanité¹⁴.

Avant de retrouver Albert le Grand dans son avatar du *Grand Albert*, on citera la théorie de Jacob Rueff où affleure encore l'image du lait caillé, mais celle-ci n'organise plus le système tout entier. La semence masculine et le sang menstruel coagulent pour former une masse rose en forme d'œuf entourée d'une fine pellicule. Sur cette masse apparaissent trois petits points blancs « pas différents du lait coagulé » : ce sont les origines du foie, du cœur et du cerveau. Jusqu'au sixième jour après l'introduction de la semence, l'embryon est comme du lait ; au neuvième jour il n'y a plus que du sang ; au douzième jour tout est consolidé ; il faut ensuite deux fois neuf jours pour que l'embryon acquière sa forme. Il peut alors se développer¹⁵.

Avec le *Grand Albert* on se trouve au confluent du savant et du populaire. L'apport savant ne provient en aucune manière d'Albert le Grand, dont le nom couvre en l'occurrence des ouvrages considérés par C. Nisard comme « impurs, niais et superstitieux »¹⁶. L'historien des livres de colportage considère en outre que le *Grand Albert* est à la fois « le plus célèbre [...], le plus absurde et le plus dangereux des livres de cette classe »¹⁷. Ce livre est savant, non pas tant par son contenu que par sa forme : savant parce que c'est un livre, c'est-à-dire un produit issu de la classe qui maîtrise l'écriture et les techniques de l'imprimerie ; populaire par sa destination. Or le Livre premier de cet ouvrage traite de la génération humaine. Il est précédé d'une courte introduction intitulée « Avant de commencer », où l'on dit de l'homme qu'il est le plus noble et le meilleur de toute la création, « parce que son corps est formé du sang le plus pur de l'homme et de la femme mêlé ensemble, de la manière que le fromage se fait avec du lait qui est pris, si l'on en veut croire les médecins »¹⁸. Cependant les « philosophes » pensent que le sang de la femme est la matière et la semence de l'homme la forme, si bien que l'homme est à l'égard de la femme ce que l'artisan est à l'égard de son ouvrage. Dans le chapitre II de ce Livre premier, l'« auteur » explique comment se forme le fœtus : « La première matière que

reçoit la matrice, pendant six jours ressemble à du lait ; ensuite dans l'espace de neuf jours elle se change et prend la couleur d'un sang épais et bien cuit ; après quoi les membres du fœtus en douze jours se consolident et se joignent ensemble [...]. Ensuite la nature en dix-huit jours a soin de former le visage et de donner au fœtus sa longueur, sa largeur et sa profondeur, et depuis ce temps-là le fœtus jusque à la sortie hors du ventre de sa mère prend de plus en plus de nouvelles forces¹⁹. »

Le *Grand Albert* a donc transmis à ses lecteurs la métaphore du lait caillé sous une forme assez proche d'Aristote auquel est également empruntée l'image de l'artisan. Cette théorie de la génération ne se réduit cependant pas à ces deux analogies. Durant chacun des mois de sa vie intra-utérine, l'embryon est soumis à l'influence d'une planète, préposée à la formation et au développement de telle ou telle partie du corps. En outre, les membres du corps dépendent des douze signes du Zodiaque et des quatre éléments. L'auteur du *Grand Albert* aborde également le problème de la génération des animaux imparfaits, comme les mouches ou les vers. Ceux-ci peuvent se former indifféremment à partir de la semence ou à partir de la corruption. Il cite le cas où l'on enterre dans de la terre grasse ou du fumier les cheveux d'une femme ayant ses règles : réchauffés par la chaleur du soleil il s'en formera un serpent, qui pourra par la suite engendrer de sa semence d'autres serpents²⁰.

Cette doctrine, peu cohérente apparemment, n'est pas sans rappeler celle d'un homme, littéralement ressuscité par les soins de C. Ginzburg : Domenico Scandella, dit Menocchio, qui se trouvait, lui aussi, au confluent dangereux de la culture savante et de la culture populaire²¹. On sait que, poursuivi par l'Inquisition dans le dernier quart du XVI^e siècle, il paya de sa vie cette périlleuse position. Menocchio professait des doctrines qui ne pouvaient qu'inquiéter l'Église. Celle qui nous intéresse ici concerne la création du monde. Au commencement était le chaos « et ce volume peu à peu fit une masse, comme se fait le fromage dans le lait, et des vers y apparurent, qui devinrent les anges ; [...] au nombre de ces anges il y avait aussi Dieu créé lui aussi de cette masse en même temps »²². Menocchio a du mal à s'expliquer à propos de Dieu. Pour lui, Dieu est à la fois éternel, donc déjà présent dans le chaos, mais il est également créé au moment de cette génération spontanée dans le fromage cosmique. C'est qu'en effet Dieu était dans le chaos, « mais il ne se connaissait pas » : « il en a été pour Dieu comme pour les choses de ce monde, qui vont de l'imparfait au parfait, comme, par exemple, l'enfant qui, quand il est dans le ventre de sa mère, ne comprend ni ne vit, mais, sorti de son ventre, commence à vivre puis en grandissant, commence à comprendre »²³. Cette dernière comparaison rend plausible notre interprétation de ce mythe cosmologique comme extension à l'échelle de l'univers d'une théorie de la procréation humaine²⁴. On a vu que l'image de la présure caillant le lait avait traversé les siècles. Elle pouvait être connue de Menocchio. Cependant, les rapprochements avec les doctrines du *Grand Albert* sont encore plus nombreux et plus troublants. Outre l'image du lait caillé, on repère également l'idée de la génération

spontanée et la conception selon laquelle le corps humain participe des quatre éléments et des sept planètes²⁵.

Bien que distant dans l'espace et dans le temps, et différent dans la forme, un court récit populaire wallon montre la permanence des liens entre fromage (ici sous la forme de fromage blanc, c'est-à-dire intermédiaire entre lait caillé et véritable fromage) et procréation (ici en tant que génération spontanée).

Le copère et le fromage blanc : On a fait croire à un copère que pour avoir de beaux poussins, il faut couvrir un fromage blanc. Il le couve lui-même pour plus de sûreté. Le fromage s'étant échauffé, les vers se mettent à grouiller. La femme croyant que son mari est ensorcelé recourt aux lumières du curé. Le prêtre l'arrache à bas du nid.
— « Monsieur le curé, vous m'avez fait manquer une belle couvée. Je sentais déjà les poussins qui me grattaient par dessous²⁶. »

La signification de ce récit populaire facétieux provient de l'ensemble d'images, de métaphores, d'idées, de phantasmes, dont on a vu quelques avatars, qui lui donnent un sens latent et par conséquent le dynamisme nécessaire à la transmission.

Il n'existe pas en Europe de théorie populaire de la procréation, avons-nous dit. Une exception dément cette affirmation. Une ethnologue anglaise, Sandra Ott, travaillant en 1976-1977 au Pays Basque, dans un village de la Soule, Sainte-Engrâce, y a trouvé une version contemporaine de l'analogie aristotélicienne²⁷. Sainte-Engrâce est un village qui vit essentiellement de l'élevage de moutons par les hommes (66 % de la population masculine ; le cheptel total comprend un millier de têtes). Le lait des brebis permet de fabriquer deux sortes de fromages : une à la maison, durant l'hiver, l'autre dans la cabane de montagne durant l'estivage. Seuls les hommes fabriquent le fromage, qu'il soit d'hiver ou d'été.

Cette fabrication est mise explicitement en rapport avec la procréation humaine. Le verbe *gatzatü* signifie à la fois « cailler » et « concevoir » (un enfant)²⁸. L'action de la présure sur le lait serait identique à celle de la semence masculine sur le sang rouge fécond de la matrice. L'analogie accompagne tout le processus de la fabrication des fromages, depuis le moment délicat où la présure est versée dans le lait, qui a subi une première chauffe, jusqu'à la maturité du produit qui a développé une croûte et un cœur fermes grâce au sel dont il a été frotté durant les deux premiers jours. En effet, le fromage est d'abord fragile et tendre comme un nouveau-né. On dit en outre qu'un berger capable de fabriquer de bons fromages de montagne possède également la maîtrise sexuelle : il sait tout à la fois rendre sa femme enceinte et éviter qu'elle le devienne.

Les fromages de montagne, considérés comme de beaucoup supérieurs à ceux faits à la maison durant l'hiver, sont fabriqués dans la cabane d'estivage, où ne vivent que les hommes. Lorsque les femmes montent du village, elles redescendent avant la nuit. L'organisation de l'*olha* (groupe de bergers qui réunissent leurs troupeaux et les gardent tour à tour durant l'estivage) attribuait des fonctions et des termes de référence féminins à deux de ces hommes : *etxe-*

kandere « maîtresse de maison », qui fabrique les deux fromages du jour, et *neskato* « servante » qui remplit des tâches ménagères²⁹. Si bien que S. Ott peut proposer la chaîne d'équivalences suivante :

présure : lait : fromage : *olha* : procréation masculine
 :: sperme : sang rouge : enfant : maison : procréativité féminine.

Elle y voit « le premier exemple européen d'un phénomène qui a été rapporté sous des formes diverses pour un grand nombre de sociétés non européennes, à savoir la tentative de la part des hommes, dans un cadre institutionnalisé, de remplir symboliquement la fonction procréatrice féminine et de reproduire symboliquement la création physique des enfants dans un domaine masculin dont les femmes sont exclues »³⁰.

E. Le Roy Ladurie remarque qu'à Montailou — non loin de Sainte-Engrâce, mais beaucoup plus tôt, au xiv^e siècle — la maîtrise de la conception et de la contraception est revendiquée également par un homme, le curé Pierre Clergue³¹. Sa maîtresse raconte qu'il possède une certaine herbe : « Si l'homme la porte quand il mêle son corps à celui de la femme, il ne peut engendrer, ni, elle, concevoir. » Elle pense immédiatement à l'herbe — serait-ce la menthe ? — « que les vachers posent sur la marmite de lait dans laquelle ils ont mis la présure, pour empêcher que le lait ne se caille, aussi longtemps que cette herbe séjourne sur la marmite ». On peut donc supposer que les procédés ou les matières utilisés pour empêcher le caillage du lait ont été, dans la pratique ou symboliquement, des procédés contraceptifs³².

De manière générale, il serait (ou il aurait été) du plus grand intérêt de recueillir auprès des populations de pasteurs fabriquant du fromage le symbolisme manifeste ou latent attaché à leurs techniques. Ce symbolisme transparaît par exemple dans les légendes alpines évoquées par L. Röhrich et qui racontent que « de leur vivant, des bergers, des vachers ou des chevriers ont renversé du lait ou ont laissé du fromage se gâter ; devenus esprits errants, ils doivent expier leur méfait en fabriquant lait et fromage sur l'alpage où ils étaient autrefois »³³. Que des sociétés dont l'économie repose sur l'élevage considèrent comme un acte grave le fait de gâcher du lait se comprend aisément. Plus difficile serait de concevoir la sanction éternelle qui frappe cette profanation, si on ne pouvait y voir, grâce à cet ensemble concernant la fabrication du fromage, des équivalents symboliques de l'onanisme (renverser du lait) et de l'avortement (laisser du fromage se gâter).

L. Röhrich cite également les légendes connues dans toutes les régions des Alpes alémaniques et qui portent fréquemment le titre « La Poupée du vacher ». É. Campi a récemment étudié ces récits qui mettent en scène trois protagonistes durant l'inalpage : le vacher qui s'occupe du lait et fabrique le fromage, le pâtre qui surveille le troupeau et le jeune valet qui aide l'un et l'autre³⁴. Dans la solitude et l'ennui, ils ont l'idée de fabriquer une poupée, soit avec de vieux chiffons, soit avec du fromage, soit avec du bois. Elle devient vivante, le plus souvent au moment où ils lui donnent à manger (ou encore lors-

qu'ils la baptisent, ont des rapports sexuels avec elle, etc.). Le jour du retour au village elle exige que le vacher reste sur l'alpe avec elle. Arrivés à la limite du territoire de l'alpage, les deux autres se retournent et constatent, horrifiés, que la poupée a écorché le vacher et qu'elle étend sa peau sur le toit de la cabane.

Même si dans ce corpus trois variantes seulement (sur vingt et une) mentionnent le fromage comme matériau pour la fabrication de la poupée, il n'en reste pas moins que le vacher, celui qui fabrique le fromage dans la cabane — analogue dans ses fonctions à la « maîtresse de maison » de Sainte-Engrâce —, est considéré comme un véritable démiurge. Capable de transformer la matière, on le suppose apte à maîtriser la procréation humaine dans les Pyrénées et dans les Alpes à outrepasser son pouvoir en créant un être d'apparence humaine. Selon d'autres légendes alpines, c'est le diable qui a appris aux hommes à fabriquer le fromage³⁵. Autrefois, sur l'alpage, les hommes séparaient la crème du lait et barattaient, mais ne savaient que faire du résidu. Le diable leur montra comment fabriquer du fromage. Il resta le petit-lait : le diable leur apprit à en faire du sérac. Mais les hommes ne voulurent pas croire qu'on pouvait tirer quelque chose de la « recuite ». Le diable, vexé de leur incrédulité, ne leur enseigna pas qu'il était possible d'en faire de la cire. A plusieurs égards, le pouvoir du fabriquant de fromage semble être considéré dans les Alpes comme dangereux, démoniaque même dans la mesure où il s'apparente au pouvoir du Créateur. En revanche, à Sainte-Engrâce, les hommes le considèrent comme bénéfique et prestigieux, sans doute pour les mêmes raisons. Cette différence tient peut-être pour beaucoup à un écart de dates. Les légendes alpines ont été recueillies en partie au XIX^e siècle³⁶ ; l'étude de S. Ott a été menée il y a une dizaine d'années, à une époque où la maîtrise de la conception avait déjà perdu une part importante de son caractère transgressif.

Si nous pouvons être certains que la métaphore du lait caillé s'est transmise de siècle en siècle depuis Aristote jusqu'au *Grand Albert*, rien ne prouve en revanche que ses formes, expressions ou avatars modernes proviennent des mêmes sources. La tradition a suivi probablement deux courants, savant et littéraire d'une part, populaire et oral de l'autre, parfois parallèles, parfois conjoints. Et lorsque la transmission savante s'interrompait, le germe populaire, toujours vivace, donnait naissance à d'autres expressions, d'autres formes, dont on a présenté quelques exemples.

Image permettant de se représenter le processus de la procréation, elle fournissait des notions analogiques qui disaient et cachaient à la fois son mystère. Si le caractère immédiat du caillage du lait joue un rôle certain, c'est sans doute le phénomène de la transformation de la matière qui constitue l'essentiel dans cette métaphore. Elle rend possible de se représenter le passage d'une même matière, le lait, de l'état liquide à l'état solide. De la même façon, le processus de la procréation est constitué par le passage de l'état liquide — celui des semences masculine et féminine, ou de la semence masculine et du sang féminin — à l'état solide — celui de l'enfant, être de chair et d'os. Au point de vue

technique, et par voie de conséquence symbolique, le caillage du lait constitue un processus très différent du barattage : celui-ci est lent ; c'est l'homme qui en est l'opérateur ; celui-là est rapide, presque immédiat, quasi miraculeux.

En grec, le champ sémantique du verbe τρέφω (*trephe*) « faire cailler » est très vaste³⁷. Il signifie « faire croître », « nourrir », « élever ». P. Demont voit dans ce terme un « *universel de langage* où sont associées croissance, coagulation, solidification et formation »³⁸. Coagulation et croissance ne sont pas antinomiques dans la Grèce ancienne. Pour Aristote, la coagulation s'accompagne d'un regroupement et d'une spécialisation du mélange liquide. De même, il n'y a pas de contradiction entre le sens de « faire prendre » et celui de « nourrir ». La nourriture « fait prendre » la chair : c'est le cas tout particulièrement du fœtus qui est nourri du sang maternel : « τρέφω peut donc désigner : la coagulation initiale [...], la formation du corps de l'embryon [...], ou bien la formation (nourriture, croissance et éducation du jeune enfant) après la naissance ou enfin l'entretien et la reconstitution des forces de l'adulte »³⁹. Le français ne dispose pas d'un terme aussi riche, bien que P. Demont propose l'expression « prendre corps ». « Prendre forme » permettrait de revenir au produit élaboré grâce à la caille du lait. On sait en effet que l'étymologie du mot fromage renvoie au latin *forma*, forme. Le mot est passé du bas-latin *forma casei*, *formaticus caseus*, *formaticum*, *formagium* au français fromage, puis fromage. Les liquides n'ont pas de forme : la procréation est ce moment où les semences coagulées, devenues solides, peuvent « prendre forme ». La grossesse permet non seulement la croissance du corps de l'enfant, mais aussi sa solidification. Celle-ci n'est cependant pas achevée à la naissance. Comme le dit Barthélemy de Glanville, la chair du nouveau-né est « moult tendre et moult coulante ». Cette chair encore molle est donc malléable : il est possible de lui imprimer ce que nous nommons des déformations, esthétiques ou symboliques⁴⁰, de la même manière qu'on donne des formes diverses au lait caillé⁴¹.

Cette image contribue en outre à étayer l'idée selon laquelle la semence masculine a une action immatérielle. L'intention est très claire chez Aristote. Dans la conception la femelle fournit le corps et la matière, le mâle la forme et le principe du mouvement, tout comme l'artisan a l'idée qui fait mouvoir ses mains. De la même manière la présure n'agit pas en tant que matière : c'est sa vertu de chaleur qui fait coaguler le lait. Jusqu'au XIX^e siècle, on accordera au sperme cette même fonction immatérielle, en des termes divers. Ainsi De Graaf qui, au XVII^e siècle, découvre les corps jaunes de l'ovaire, pense que les œufs qui transitent par les trompes de Fallope sont fécondés par l'*aura seminalis*, sorte de vapeur éthérée qui se dégage du sperme⁴². Harvey, à la même époque, refuse qu'il y ait un contact direct entre la semence du mâle et celle de la femelle. La femme est fécondée de la même manière que le fer acquiert sa vertu magnétique au contact de l'aimant ou que les corps sont enflammés par la foudre. La procréation est comparable à une contagion, à la contamination de l'homme sain par le malade. Au début du XIX^e siècle, Lamarck parle encore du

« feu éthéré » du sperme. Des médecins évoquent le pouvoir d'« émanation » du produit spermatique ou encore de son « atmosphère odorante ». Pour P. Darmon, « la persistance de ces idées est d'autant plus surprenante que, dès la fin du XVIII^e siècle, Spallanzani avait clairement montré au cours d'une série d'expériences remarquables que le contact matériel du sperme et de l'œuf de grenouille est rigoureusement nécessaire à la génération »⁴³. En des termes plus simples, empruntés à l'expérience quotidienne, l'image de la présure permet de dire que l'efficacité de la mise en contact des substances masculine et féminine n'est pas de nature matérielle et que l'efficacité procréatrice appartient entièrement aux hommes. Cette métaphore émane d'une logique du sensible ou de la « science du concret » dont parle C. Lévi-Strauss⁴⁴. Elle a fourni un grand nombre de modèles et d'images propres à se représenter et à penser la procréation. Mais aussi à en fixer le savoir afin d'arrêter une curiosité qui, poussée trop loin, pouvait devenir transgressive. Encore de nos jours verrait-on facilement se jouer le désir et la crainte de la transgression, jusques et y compris chez les plus brillants chercheurs en matière de fécondation artificielle.

EHESS, Paris

NOTES

1. On les trouvera rassemblés dans la somme que constitue l'ouvrage de J. GÉLIS, *L'Arbre et le fruit. La naissance dans l'Occident moderne XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1984.
2. Pour ce qui concerne les humeurs du corps, nous renvoyons le lecteur aux travaux de F. HÉRITIER-AUGÉ, en particulier à « L'Humeur et son changement », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, automne 1985, XXXII : 113-122 ; *Annuaire du Collège de France 1984-1985, Résumé des cours et travaux*, Paris, 1985. Et en général à ses travaux touchant les problèmes de la procréation humaine, ID., « Fécondité et stérilité : la traduction de ces notions dans le champ idéologique au stade préscientifique », in É. SULLEROT, ed., *Le Fait féminin*, Paris, Grasset, 1978 : 387-395 ; « Stérilité, aridité, sécheresse : quelques invariants de la pensée symbolique », in M. AUGÉ et C. HERZLICH, eds., *Le Sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 1984 : 123-154 ; « La Cuisse de Jupiter. Réflexions sur les nouveaux modes de procréation », *L'Homme* 94, avr.-juin 1985, XXV (2) : 5-22.
3. ARISTOTE, *De la Génération des animaux*. Trad. Pierre Louis. Paris, Les Belles Lettres, 1961. L'authenticité de l'œuvre n'est pas douteuse ; sa réaction définitive daterait de 330-322.
4. Empédocle donne aussi une part égale à l'homme et à la femme dans la génération. Il utilise une autre métaphore véritablement prémonitoire, que cite Aristote. Dans le mâle et la femelle il existe « quelque chose » comme une moitié de tessère, dont l'ajustement donne naissance au nouvel être. Est-il nécessaire de rappeler que le symbole est à l'origine le fait de mettre ensemble les deux morceaux d'un tessère préalablement cassé, pour qu'il devienne signe de reconnaissance ? Au moment d'abandonner un enfant, la mère (ou les deux parents) cassait parfois en deux une monnaie, une médaille ou déchirait une image pieuse : on fixait une moitié sur les vêtements de l'enfant et on conservait l'autre, se réservant ainsi une possibilité de « reconnaître » plus tard cet enfant grâce à l'ajustement des deux fragments réunis (voir le catalogue de l'exposition : *Esposti e abbandonati. Documente e immagini sull' assistenza all' infanzia abbandonata a Milano e in Lombardia*, Provincia di Milano, Assessorati Assistenza e Cultura, 1980).
5. Mélanie KLEIN, *La Psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1969 : 226.
6. Paul DEMONT, « Remarques sur le sens de τρέφω », *Revue des Études grecques* XCI, 1978 : 358-384.

7. G. DAGRON, « Troisième, neuvième et quarantième jours dans la tradition byzantine : temps chrétien et anthropologie », in *Le Temps chrétien de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge, III^e-XIII^e siècles*, Paris, Éd. du CNRS, 1984 : 419-430.
8. J. NEEDHAM, *A History of Embryology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1959, 2^e éd. : 78.
9. Hildegarde (1098-1179), bénédictine qui fonde en 1150 un monastère à Bingen, dont elle devient abbesse ; elle fut en son temps une femme remarquable, entretenant une correspondance avec les personnages importants de son époque, tant religieux que politiques. Elle eut des visions dès son enfance, mais attend la date de 1147 pour se faire confirmer par Bernard de Clairvaux l'authenticité de son don. Trois ouvrages rapportent ces visions : *Scivias* (1141-1150), *Le Livre des mérites* (1158-1163) et *Le Livre des œuvres divines* (1163-1179). (Hildegarde de BINGEN, *Le Livre des œuvres divines (Visions)*. Présenté et traduit par Bernard Gorceix. Paris, Albin Michel, 1982 (nous empruntons ces informations à l'introduction de B. Gorceix).
10. Cité in NEEDHAM, *op. cit.* : 84-85.
11. *Ibid.* : 84-85.
12. *Ibid.* : 87.
13. Cité par A. FRANKLIN, *La Vie privée d'autrefois. L'Enfant*, II, Paris, Plon, 1896 : 283-293.
14. N. BELMONT, « Levana, ou comment 'élever' les enfants », *Annales. ESC*, janv.-fév. 1973, 1 : 77-89.
15. C'est donc trente jours après la conception que l'embryon a sa forme. Pour Aristote, la durée de formation de l'embryon mâle est également de trente jours, mais il est de quarante pour les femelles.
16. Charles NISARD, *Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1968.
17. NISARD, *op. cit.*, I : 158. Le titre complet est : *Les Admirables secrets du Grand Albert contenant plusieurs traités sur la conception des femmes et sur les vertus des herbes, des pierres précieuses et des animaux ; édition augmentée d'un abrégé curieux de la science de la physiologie et d'un préservatif contre la peste, les fièvres malignes, les poisons et l'infection de l'air ; traduits sur des anciens manuscrits de l'auteur qui n'avaient pas encore paru ; ce qu'on verra plus amplement dans la table*. Je l'ai consulté dans une édition de 1972 (Paris, La Diffusion scientifique) précédée d'un avertissement de l'éditeur, recommandant en particulier de ne pas laisser ce livre entre les mains des enfants.
18. *Les Admirables secrets...*, *op. cit.* : 19.
19. *Ibid.* : 27. La rédaction du texte est trop imprécise pour établir un décompte de la durée de formation de l'embryon. En supposant qu'il s'agit des 6^e, 9^e et 12^e jours, auxquels s'ajoutent 18 jours, on arrive à 30 jours, ou à 45 si l'on additionne ces chiffres comme des durées autonomes. L'incohérence s'accroît quand on poursuit la lecture : après avoir dit que le fœtus d'une femme se forme en quatorze jours, l'auteur cite ce petit quatrain qui résume tout ce qui précède :
 « Pendant six jours au lait la semence ressemble ;
 Et après neuf du sang, elle prend la couleur.
 En douze les membres s'unissent tous ensemble ;
 En dix-huit se fait l'homme, ensuite prend vigueur » (p. 28).
20. *Grand Albert*, *op. cit.* : 42.
21. Carlo GINZBURG, *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*. Trad. de l'italien par M. Aymard. Paris, Flammarion, 1980.
22. *Ibid.* : 93.
23. *Ibid.* : 94-95.
24. C'est probablement le cas de tous les grands mythes collectifs d'origine et de création du monde. Le moteur inconscient des ruminations intellectuelles de Menocchio se trouve sans doute dans la question de l'origine des enfants ou, de manière plus générale, dans la curiosité sexuelle. Ce savoir étant interdit, la curiosité trouve un aliment déplacé : en l'occurrence l'origine du monde.
25. « Nous sommes composés de quatre éléments ; ils [les hommes] participent aux sept planètes : c'est pourquoi tel homme participe plus que tel autre à telle planète et on peut être plus de Mercure ou plus de Jupiter, selon que l'on est né dans cette planète [...]. Et nos corps sont faits et composés de ces éléments : la chair et les os que nous avons ce sont la terre, le sang c'est l'eau, la respiration, l'air et la chaleur, le feu » (GINZBURG, *op. cit.* : 111-112).

26. G. LAPORT, *Les Contes populaires wallons*, Helsinki, Academia scientiarum fennica, 1932 (FFC n° 101). Il s'agit du T 1209 (version recueillie en 1893).
27. Sandra OTT, « Aristotle Among the Basques : the ' Cheese Analogy ' of Conception », *Man*, n.s., déc. 1979, 14 (4) : 699-711, et *The Circle of Mountains. A Basque Shepherding Community*, Oxford, Clarendon Press, 1981.
28. Les parents et les voisins félicitent la future mère en disant : « Vous avez été caillée ». Cette expression n'est comprise qu'à Sainte-Engrâce.
29. Nous renvoyons le lecteur à S. OTT (*op. cit.*, 1981) pour les détails de cette passionnante étude.
30. *Ibid.* : 212.
31. E. LE ROY LADURIE, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975 : 248.
32. Par exemple en Savoie, si on frottait le chaudron avec le tubercule de la nigritelle noire, appelée « main du diable », on empêchait la fabrication du fromage et du sérac (Robert FRITSCH, *Les Fleurs des Alpes*, Colmar, Éd. SAEP, 1984 : 81).
33. Lutz RÖHRICH, « Le Monde surnaturel dans les légendes alpines », *Le Monde alpin et rhodanien*, 1982, 1-4 : 29.
34. Édith CAMPI, « *La Poupée du vacher* ». *Étude ethnopsychanalytique*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale, Paris, EHESS, 1979.
35. RÖHRICH, *op. cit.* : 29 et 38.
36. Cependant É. Campi montre que la légende de la poupée du vacher a conservé dans le canton d'Uri un impact considérable (CAMPI, *op. cit.*, chap. VI : « L'actualité de la légende »).
37. Nous empruntons ces données à l'article très riche de P. DEMONT (*cf.* n. 6).
38. *Ibid.* : 363.
39. *Ibid.* : 375. La pensée grecque a également utilisé l'image de la présure et du lait comme analogie pour l'union de l'âme et du corps : « L'âme ceinture l'homme dans sa totalité et le ligote à son tour, étant elle-même entravée, comme la plus insignifiante goutte de présure procède à l'égard d'une énorme masse de lait » (fragment de Diogène d'Oenoanda, cité par J. PIGEAUD, « La Présure et le lait. Quelques remarques sur la rêverie de la caille du lait », *Les Études classiques*, 1975, XLIII (1) : 6).
40. J. GÉLIS, « Refaire le corps. Les déformations volontaires du corps de l'enfant à la naissance », *Éthnologie française*, 1984, 14 (1) : 7-28.
41. « Une femme, quand elle aura tiré son lait de sa vache, donne forme au fromage comme il lui plaist » (CALVIN, Sermon sur le livre de Job 153, XXXV, 434) : cité par W. VON WARTBURG, *Fränkisches Etymologisches Wörterbuch*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1949- , 3 D-F. L'Église s'est souciée très tôt de fixer le moment où l'embryon acquérait son âme. Après saint Augustin on admet que l'embryon mâle s'« anime » au quarantième jour après la conception et l'embryon femelle au quatre-vingtième. Dans l'ignorance du sexe on fixe le délai à quarante jours, au delà desquels l'avortement devient un homicide. Jusque-là l'embryon est *informatus* ; ensuite il devient *formatus*.
42. Nous empruntons ces matériaux à P. DARMON, *Le Mythe de la Procréation à l'âge baroque*, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.
43. *Ibid.* : 88.
44. C. LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962 (chap. 1). Hippocrate proposait une autre image de la masse pré-embryonnaire constituée par le mélange des deux semences, masculine et féminine. Cette masse est parcourue par un double *pneuma*, chaud et froid, « à la manière d'une pâte où on a mis du levain et qui gonfle, se boursoufle, s'enfle ». Cette image permet de mieux se représenter la croissance du corps de l'embryon, dès qu'il est constitué.

ABSTRACT

Nicole BELMONT, *The Child and Cheese*. — The image of milk curdled by pressure has been used since ancient times to explain, or perhaps initially to mythically « tell », the process of conception. In European societies, this image has come down through the centuries in two (folk and scholarly) ways that, though parallel, sometimes converge. Its function was to represent the passage from the liquid phase of seed and blood to the solid phase of the baby's body. It thus follows from a logic of what is sensory, a science of what is concrete. It also provides a possible transition between fantasy and myth.

ZUSAMMENFASSUNG

Nicole BELMONT, *Das Kind und der Käse*. — Seit der Antike wurde das Bild der durch das Lab geronnenen Milch gebraucht, um den Empfängnisprozess zu erklären oder um ihn vielleicht zuerst in der mythischen Form zu « sagen ». In den europäischen Gesellschaften hat es Jahrhunderte lang zwei parallele doch manchmal zusammenlaufende Wege gefolgt, das eine wissenschaftlich, das andere volkstümlich. Es diente dazu, den Übergang der Samen und des Blutes vom flüssigen zum festen Zustand beim Körper des Kindes darzustellen. Dadurch entsteht es aus einer Logik des Wahrnehmbaren, aus einer Wissenschaft des Konkreten. Ausserdem ist es ein möglicher Übergang zwischen dem Phantasma und dem Mythos.

RESUMEN

Nicole BELMONT, *El Hijo y el queso*. — La imagen de la leche cortada por el cuajo ha sido utilizada desde la Antigüedad para explicar, o posiblemente primeramente para « decir » a la manera mítica, el proceso de la concepción. En las sociedades europeas, ha atravesado los siglos siguiendo dos caminos paralelos, aunque a veces convergentes, uno cultivado otro popular. Su función era de representar el paso del estado líquido de los gérmenes y de la sangre al de estado sólido del cuerpo del hijo. Por lo tanto procede de una lógica de lo sensible, de una ciencia de lo concreto. También es una transición posible entre el fantasma y el mito.